

**PRIX
CHARLESTON
POCHE**

SÉLECTION
2026

**MERJA
MÄKI**

**QUAND LES
OISEAUX
REVIENDRONT**

ROMAN

« Une reconstruction circonstanciée
et réaliste. » *LE MONDE DES LIVRES*



MERJA MÄKI

QUAND LES OISEAUX REVIENDRONT

Nous rentrerons en Carélie. Ce printemps même, avant les oiseaux migrants.

En 1940, au cœur des forêts enneigées de Sortavala, la jeune Alli se forme aux secrets du métier de guérisseuse, même si elle préférerait passer ses journées en mer avec son père. Mais quand la guerre qui oppose la Finlande à son voisin soviétique se solde par l'annexion de sa Carélie natale, il n'est plus question de rêver de bateau et de pêche. L'heure est à l'exil. Tandis que la population se presse à bord des trains, Alli se porte volontaire pour mener le bétail en sûreté. Accompagnée de sa belle-sœur enceinte, elle entreprend alors un long et dangereux périple à travers un territoire rude et glacé.

Un roman saisissant et universel sur l'exil à travers un inoubliable portrait de femme.

« Une reconstruction circonstanciée et réaliste, qui permet d'appréhender de façon intime et sensible un drame qui ne cesse de se rejouer. »

Le Monde des livres

Merja Mäki est une enseignante et autrice finlandaise. Elle a écrit une vingtaine de romans pour la jeunesse. *Quand les oiseaux reviendront*, son premier roman adulte, a connu un immense succès en Finlande.

Traduit du finnois par Fantine Brunel

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-523-3



9 782385 295233

9,90 euros

Prix TTC France

Rayon :
Littérature étrangère



www.editionscharleston.fr

QUAND LES OISEAUX
REVIENDRONT

Titre original : *Ennen lintuja*

Copyright © Merja Mäki, 2022

Tous droits réservés.

Publication originale en langue finnoise par les éditions Gummerus

Publié avec l'accord de Helsinki Literary Agency, Finland and Nordik

Literary Agency, France

Traduit du finnois par Fantine Brunel



**Cofinancé par
l'Union européenne**

Financé par l'Union européenne. Les vues et opinions exprimées dans cet ouvrage sont celles de l'auteur et ne reflètent pas nécessairement celles de l'Union européenne ou de Creative Europe. Ni l'Union européenne ni Creative Europe ne peuvent en être tenus pour responsables.

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-523-3

Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.

Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)

et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Merja Mäki

QUAND LES OISEAUX
REVIENDRONT

Roman

*Traduit du finnois
par Fantine Brunel*



*Le canard a l'abri de sa cache, la harelde¹ son calme havre,
là où se cache le canard, la harelde son nid agrandi.
Je demeure dans les bouleaux, mes pénates parmi les saules,
là, logés, nous nous cachons, et, à l'abri, agrandissons.*

Kanteletar

1. La harelde de Miquelon ou harelde boréale (*Clangula hyemalis*) se nomme *alli* en finnois. (Note de la traductrice.)

PREMIÈRE PARTIE

L'abri antiaérien était si étroit et bondé que j'avais l'impression que nous ne pourrions pas entrer. Tout le monde tendait le cou, la tête penchée en arrière et la bouche ouverte comme des poissons échoués sur le pont d'un bateau. Il n'y avait qu'une seule aération à chaque extrémité du souterrain.

J'avais le souffle court à cause de l'angoisse et du manque d'oxygène. L'abri formait un long couloir aux murs et au plafond recouverts de planches. C'était une impasse, je ne pouvais pas continuer dans cette direction.

Buabo remarqua que je m'étais arrêtée et se retourna vers moi, les yeux écarquillés, comme si elle suivait encore les bombes du regard. Derrière moi, l'ouverture du souterrain laissait voir le ciel dégagé du mois de février, haut et froid. D'une main tremblante, la vieille femme m'attira à l'intérieur.

Les planches des murs tremblèrent au moment où une explosion retentit au-dehors. Mes oreilles se bouchèrent – seule une onde sourde me parvint encore.

De la terre tomba d'entre les interstices des planches sur les cheveux gris de Buabo. Dans sa précipitation, elle avait laissé son foulard sur le portemanteau.

Non loin, quelque chose de lourd s'écroula. Le sol trembla à nouveau et la pluie de terre redoubla. De la poussière m'entra dans la bouche. Je respirai à grandes goulées, mais il n'y avait pas assez d'oxygène.

Buabo ne pourrait pas me protéger ici. Il fallait que je rentre chez moi. À Noël, j'y avais évité le gros des bombardements.

— Une maison s'est écroulée au-dessus de nous ! s'écria quelqu'un, sa voix étouffée comme si elle me parvenait sous l'eau.

— Nous ne sortirons jamais d'ici ! gargouilla quelqu'un d'autre.

— Nous sommes pris au piège !

Ce n'était pas vrai, même si ça y ressemblait. Je détachai le premier bouton de mon manteau, ma gorge me démangeait.

Une seconde explosion retentit et de la terre plut de nouveau entre les planches. Je retirai le châle que je portais autour de la tête, bien que le gel ait déjà blanchi la pointe de mes cheveux bruns, et le posai sur celle de Buabo. Je fis un pas en arrière.

Elle devina mon intention et s'avança vers moi, laissant le foulard retomber sur ses épaules. Elle s'agrippa à moi des deux mains comme une noyée à un morceau de bois flottant, secoua la tête d'un air incrédule et ouvrit la bouche.

Mais je m'arrachai à son étreinte, réajustant le sac sur mon dos, même si les herbes de Buabo ne pesaient presque rien. Elle me tira par un bout de ma peau de mouton pour m'attirer plus loin sous terre.

— Alli, ne me laisse pas seule au milieu de cette guerre, supplia-t-elle de sa voix rauque. Une vieille femme comme moi.

Une explosion éclata tout près. Les gens se mirent à hurler.

Les yeux de Buabo se remplirent de larmes.

— Viens avec moi, continua-t-elle d'une voix que j'entendais à peine. Pense à tout ce que j'ai fait pour toi !

Les seuls souvenirs qui me vinrent à l'esprit furent les fois où elle m'avait mise en danger, forcée à porter de l'eau ou du bois alors que le temps était dégagé et que les avions pouvaient surgir à tout moment.

Je fis un deuxième pas en arrière et tournai le dos à Buabo.

Le sol montait en pente raide jusqu'à la sortie. Quelques planches avaient été posées pour faciliter l'ascension, mais il n'y avait pas de véritable escalier. Au moment où je dérapai dans la neige, j'entendis Buabo, en bas, éclater en sanglots. La culpabilité me serra l'estomac.

L'ourlet mouillé de ma jupe collait à mes jambes et mes chaussures étaient glissantes. Je pris appui sur les planches du mur et me hissai sous le ciel ouvert. Dès que je fus arrivée au niveau du sol, je m'emparai de mes skis restés à l'entrée de l'abri. La vue du petit traîneau à eau me donna envie de l'envoyer valser d'un coup de pied. Je ne tirerais plus jamais Buabo là-dessus, ne serait-ce que d'un seul mètre.

— Reviens ici, petite sotte !

Je me retournai pour jeter un dernier regard en bas, où se tenait la vieille dame enroulée dans ses fourrures. Elle tendit prudemment le cou vers le ciel avant de se retirer brusquement sous terre. Son cri ne me parvint que de manière étouffée.

— L'ennemi va te voir !

Mais j'avais plus peur de rester que de partir. La guerre n'avait pas encore atteint mon île natale.

La vague bouillonnante qui animait mes membres me propulsa en avant.

Je n'entendis que faiblement une voix inconnue s'exclamer :

— Une jeune fille à l'air si gentil ne peut quand même pas abandonner une vieille femme dans un moment pareil !

C'était autant de bombardiers qu'il faudrait pour expliquer à ma famille pourquoi je rentrais à la maison seulement un mois et demi après Noël. Mes skis dans les bras, je courus le long des rues droites de Sortavala, évitant les débris de béton et de bois éparpillés au sol. La poussière et la fumée noire me faisaient tousser.

Les sirènes se mirent à hurler, couvrant même le sifflement de mes oreilles, puis la mitraille de la défense antiaérienne de la ville retentit. La trajectoire lumineuse de nos balles traçantes permettait de voir que nos armes étaient loin de pouvoir rivaliser avec les bombardiers soviétiques.

Les avions volaient par rangées de trois, formant une effrayante nappe d'acier au-dessus de Sortavala. Un rayon de soleil éclaira brièvement le flanc de l'un d'eux, dans le ventre duquel s'ouvrit une trappe, *clac-clac-clac*. Très lentement, un cylindre noir s'avança vers l'ouverture. La vague d'énergie qui m'animait se mua en un maelstrom qui me cloua sur place. Le cylindre s'attarda un instant au bord du trou, puis il tomba comme au ralenti, avec un sifflement qui me déchira les entrailles.

Dans la lumière du soleil, l'objet brilla joliment dans sa chute avant de heurter la maison la plus proche,

arrachant une énorme portion de mur. L'onde de choc me propulsa au sol. Je serrai fermement les skis contre moi. Un éclair de douleur me traversa et un tiraillement commença à se faire sentir dans mon épaule.

Je n'avais pas le temps d'y prêter attention. Je me remis en chemin. Des débris dégringolaient des fenêtres des maisons que je dépassais. Une pluie de verre s'abattit sur moi, m'écorchant la joue.

Au loin, de nouveaux avions approchaient. Dans la rue suivante, quelqu'un, couvert de poussière, gisait à demi sous un bloc de béton. Je n'osai pas m'arrêter pour l'aider, je devais me dépêcher de passer par-dessus les gravats. Les skis me glissèrent des mains et je manquai me prendre les pieds dedans.

À l'entrée de la ville, une bombe avait percé un trou dans la glace du lac Lämpjärvi, tel le trou d'un filet de pêche. Je n'eus pas le temps de fixer les skis correctement à mes pieds et dérapai à chaque pas. À côté du trou, mon bâton passa à travers la glace à moitié fondue et je faillis tomber en avant.

— Garde l'équilibre comme sur un bateau, murmurai-je pour moi-même. Plie les genoux et regarde au loin.

Mon bâton trouva une surface stable, mais mes mains tremblaient tellement que je n'arrivais pas à pousser assez fort. Devant moi gisaient des journaux de propagande ennemis, qu'on disait imprégnés de poison. Il ne fallait pas tomber, il ne fallait pas les toucher.

À mesure que je m'éloignais de la rive, la glace semblait plus solide. J'osai enfin me retourner pour regarder en arrière et vis que la nappe d'avions soviétiques avait déjà largement dépassé la ville.

Soudain, mon cœur eut un sursaut. J'aurais dû rester cachée dans la forêt. Depuis le début de la guerre, il était

interdit de skier à découvert sur les lacs. Les avions ennemis pouvaient revenir et voler suffisamment bas pour qu'un soldat soit capable de me tirer dans le dos à la mitrailleuse.

Et voilà que je skiais en plein milieu du Lämpjärvi, à tous vents, et j'avais encore à traverser l'immense lac Ladoga.

C'était donc là que j'allais mourir, alors que je n'avais encore rien accompli, pas même la seule chose dont j'avais toujours rêvé.

Mon propre cri me déchira la gorge :

— Papa, aide-moi !

Les bottes de cuir de mon père apparurent devant mes yeux, puis il m'attrapa des deux mains par le dos de ma fourrure. Mes jambes ne me portaient plus et je m'écroulai de nouveau sur la glace. Mon père glissa ses grandes mains sous mes aisselles douloureuses, et mes chaussures tracèrent de profonds sillons dans la neige d'un blanc éclatant quand il me remit sur mes pieds.

J'avais traversé le Lämpjärvi et la partie du Ladoga qui le séparait de l'île de Haavus. Mes skis se trouvaient contre le mur de notre sauna si familier.

— Papa ! croassai-je avec soulagement.

Ma voix était rauque à cause du froid et à force d'avoir crié. Mon père me mit son bonnet sur la tête pour me protéger. Je ne sentais plus mon front ni mes oreilles. Traverser le lac m'avait pris des heures, alors qu'en temps normal, le trajet n'en prenait pas plus de deux, même en cas de grosses chutes de neige.

Le ciel était clair alors qu'il aurait déjà dû faire sombre. Une lumière blanche brûlait au-dessus de Sortavala et illuminait les alentours.

— Ils ont lancé une fusée éclairante, dit mon père d'une voix lointaine. On entend encore les tirs, d'ici. Les avions sont revenus dans cette lumière, mais ils ne voleront pas jusqu'ici.

— Alors il n'y a plus de danger ? grinçai-je.

Il scruta le ciel de Sortavala.

— Ça ne fait que commencer.

2

Le drap de coton collait à mon dos nu baigné de sueur froide. C'était toujours plus agréable que la couverture rêche de Buabo. Je ne pouvais pas lever le bras gauche correctement. Quelque chose avait heurté mon épaule dans l'explosion, peut-être un morceau de mur. Heureusement, je n'avais pas été touchée à la tête.

La fenêtre de la chambre était couverte de givre, dont les cristaux scintillaient au soleil. De l'autre côté de la porte me parvenait la discussion animée de mon père et du vieux Valavaara.

Ilmi avait bien entendu déjà fait son lit et quitté la chambre. J'avais honte d'être encore au lit en pleine journée, mais je mis malgré tout du temps à m'en extirper. Ma mère avait remplacé mes vêtements mouillés par sa vieille chemise du dimanche, une jupe de laine défraîchie qui m'avait autrefois appartenu et des chaussettes délavées. Je m'habillai maladroitement à cause de mon bras blessé. Deux boutons manquaient à la chemise et la jupe me serrait à la taille.

Mon sac crotté gisait près de la porte. J'eus un tiraillement au cœur – j'avais gardé les précieuses herbes de Buabo. Même lors des premières alertes antiaériennes, nous n'avions jamais rien emporté d'autre que les simples et nos pèlerines d'hiver.

Le petit miroir suspendu au mur était trouble, mais je n'en avais pas du tout dans le modeste logis de la guérisseuse. Les sourcils de mon reflet se détachaient telles les ailes d'un oiseau prêt à s'envoler et des taches sombres s'étalaient sous mes yeux. Je touchai avec précaution l'éraflure rouge qui barrait ma joue.

Buabo m'avait coupé les cheveux trop court, si bien qu'ils ne tenaient pas derrière mes oreilles et bouclaient quand ils étaient trempés de sueur. J'étais trop épuisée pour chercher des épingles et laissai mes mèches brunes retomber sur mes pommettes tel un foulard.

Lorsque j'entrai dans la pièce, mon père et le vieux Valavaara interrompirent leur conversation. Debout près du poêle, ma mère me lança un regard de reproche. Elle m'autorisa néanmoins à m'asseoir d'un petit signe de tête en direction de la table.

Elle posa devant moi une tasse de thé d'un geste brusque qui fit déborder le liquide. L'assiette tinta lorsqu'elle lâcha sur la table un gros morceau de fromage. Me tourner vers l'icône et rencontrer le regard muet de la Mère de Dieu me fut pénible. Je me sentais coupable ; j'étais rentrée à la maison sans permission et j'avais laissé Buabo seule au milieu des bombardements.

Mais elle n'avait pas été capable de me protéger alors que j'étais son apprentie. La Mère de Dieu non plus ne m'avait pas aidée quand je me trouvais encore en ville.

Je sentis le regard de ma mère sur moi quand je fis le signe de croix. Au moins, j'étais en sécurité pour l'instant, sur mon île natale, sous le regard de ma mère et la protection de mon père. Avec eux, il ne pouvait rien m'arriver.

De la fenêtre tombait une lumière froide sur mon père assis à l'autre bout de la table. Il se leva et serra mon épaule valide dans un geste de réconfort. Sa main était forte malgré la maladie que trahissait la cataracte qui s'était formée sur ses yeux. Il se rassit.

Les marmites cliquetèrent sur le poêle. Soudain, Ilmi se jeta dans mes bras. Ma petite sœur avait tellement grandi l'automne précédent qu'elle me dépassait désormais.

— À la radio, ils ont dit qu'il y avait eu quatre-vingt-douze bombardiers, dit le vieux Valavaara. Plus de soixante maisons ont été réduites en cendres.

Il me regardait, une pipe fumante à la main. Les cheveux à ses tempes étaient blancs comme neige. En écoutant ses mots, j'entendais encore la ville brûler. Les bombes n'avaient laissé des maisons que la charpente, qui avait elle aussi succombé aux flammes, une poutre après l'autre.

— Pourquoi es-tu partie de Sortavala, Alli ? demanda mon père d'une voix basse. Traverser le lac était dangereux, tu aurais pu...

— J'ai cru que l'ennemi allait percer nos lignes, expliquai-je. Je voulais être à la maison au moment de l'évacuation.

Ce n'était pas tout à fait la vérité. Dans ses lettres, Tuomas avait parlé de la « terreur des chars », qui poussait les soldats à fuir hors des tranchées et à courir vers la forêt, exposés aux tirs. Pouvait-il également y avoir

une « terreur des bombes » ? Une telle peur pouvait aussi avoir saisi Buabo.

Je ne m'en sortais tout simplement pas sans l'aide de mes parents.

Tout l'hiver qu'avait duré la guerre, j'avais su que j'étais en danger de mort à Sortavala. Buabo en était consciente, ce qui ne l'avait pas empêchée de me forcer à aller chercher de l'eau dehors, même les jours dégagés, et à fendre du bois en pleine journée si le combustible venait à manquer, à faire la lessive et à aller au marché.

Après Noël, quand j'avais découvert les murs de la ville détruits par les bombardements, j'avais été si choquée que plus rien n'avait été comme avant. De nuit, je tremblais dans la chaumière et dans les latrines extérieures, et de jour, je rasais les murs. La veille, cela m'avait semblé une meilleure idée de fuir une fois sous les bombardiers plutôt que d'être tous les jours exposée aux avions de chasse.

— La mairie de Sortavala a décidé aujourd'hui qu'il n'y aurait pas d'évacuation forcée, rapporta mon père. L'ennemi n'a pas percé nos défenses.

Il y avait un journal sur la table daté du 3 février. Je n'osai pas demander si c'était le numéro du jour. La une titrait : « Les Finlandais ont modifié leurs positions ». En général, cela voulait dire que nos troupes avaient perdu du terrain.

— Dès qu'elle se sera reposée, Alli retournera à Sortavala, déclara sèchement ma mère. Cette petite idiote ne comprend pas la chance qu'elle a d'être l'apprentie d'une guérisseuse !

— Mais puisque je ne veux pas devenir guérisseuse ! protestai-je.

Ma mère leva une main pour me signifier de me taire et dit d'un ton d'avertissement :

— Espérons que Buabo Inkerö acceptera de te reprendre chez elle malgré ta mauvaise conduite. Tu partiras demain matin.

Le plus simple était de baisser les yeux. Je serrai les doigts autour de ma tasse de thé fumant avec la ferveur d'une enfant cherchant la sécurité. La vieille femme accepterait sans doute de me reprendre, car elle avait besoin de quelqu'un pour porter le bois et l'eau, mais mon apprentissage n'en deviendrait que plus strict maintenant qu'elle ne me faisait plus confiance.

Ma mère me tourna le dos pour préparer du succédané de café. Son buste raide se balançait au rythme rapide et crissant du moulin. Dans le poêle, le feu ronflait comme la ville la veille.

La personne coincée sous le bloc de béton me revint soudain en mémoire.

— Quelqu'un est mort dans le bombardement.

Le plancher grinça quand ma mère transféra son poids d'une jambe sur l'autre.

— Quinze morts, dit mon père en baissant la tête. Et il pourrait y en avoir plus, avec les blessés.

À côté de mon père, ma petite sœur se mit à renifler.

— Beaucoup ont quitté Sortavala au début de la guerre et se sont déjà risqués à revenir, intervint Valavaara, revenant au sujet précédent. Je ne pense pas qu'on annonce une évacuation totale, mais il faudrait cacher le matériel de pêche, au cas où. Nous pourrions avoir besoin de l'aide d'Alli.

Mon espoir se ralluma. Je dus rassembler tout mon courage pour oser lever les yeux de ma tasse en direction de mon père. Du regard, je lui demandai l'autorisation

de rester définitivement à la maison, mais il garda le silence. Il connaissait bien mon rêve : la mer, le bateau et les filets.

Ma mère aussi savait.

— C'est justement pour ça que nous avons envoyé Alli comme apprentie chez une guérisseuse ! Fini, les rêvasseries ! asséna-t-elle. Si Alli ne veut pas se marier, il faut qu'elle se trouve un métier qui convienne à une femme.

Le moulin à café se remit à grincer entre ses mains, mon père alluma sa pipe.

— Elle rêve de devenir pêcheuse ! continua ma mère pour elle-même. Comme si une fille pouvait hériter de la part de coopérative de son père !

J'eus la désagréable sensation que l'air se raréfiait autour de moi. Le vieux Valavaara regardait la mer par la fenêtre, tandis que mon père observait les volutes de fumée qu'il soufflait entre ses lèvres au-dessus de la table.

La porte de la pièce commune se referma derrière moi. Le vestibule était glacial, mais je devais répandre du sel noir sur le seuil pour Ilmi afin de maintenir les ennemis à distance.

Les cristaux de sel crissaient entre mes doigts et leur poussière restait accrochée à ma peau. Il fallait jeter le sel en reculant, comme Saima Inkerö me l'avait appris. Durant l'automne, celle-ci m'avait enseigné de nombreuses choses sur le sel noir et les simples. Elle m'avait même autorisée à utiliser son surnom, Buabo, qu'elle s'était choisi elle-même. Mais elle n'était pas le

professeur dont j'avais besoin. Celui dont j'avais besoin était mon père, et les autres pêcheurs de l'équipage.

Tuomas ne voulait pas vraiment hériter du matériel de pêche de notre père, même s'il sortait vivant de la guerre. Aatos non plus n'en aurait pas voulu s'il n'avait pas connu la mort sur le front. De nous tous, j'étais la seule qui avais su dès toute petite que, là où la sterne arctique fait son nid, on trouve aussi des truites et des ombles. J'avais su faire naviguer le bateau quand la tempête nous avait ratrapés, ou encore comment récupérer plus rapidement les poissons pris au bout d'une ligne à des kilomètres.

Mais depuis que j'étais majeure, je n'avais plus le droit que d'évider et saler les lavarets pour les conserver dans des tonneaux, d'emmener les filets au fumoir et de compter les marks que mon père recevait des ventes de la coopérative.

Avant de me diriger vers l'étable, je pris le balai posé près de la porte pour effacer mes traces dans la neige. Les stalles sentaient le chaud et le foin sec. Je soulevai le tabouret de traite, qui se trouvait à sa place dans l'encadrement de la porte, et le plaçai sous le ventre de Muurikki. Celle-ci, tout comme Korvenkukka, tourna la tête vers moi ; ce n'était pourtant pas l'heure de la traite ? Lento hennit dans son box et le cochon grogna un peu plus loin dans la porcherie.

Une incommensurable fatigue occupait la moindre parcelle de mes membres. M'asseoir et poser le front contre le flanc bicolore de Muurikki me procura un certain soulagement. Mes cheveux tombèrent devant mon visage.

Comme si la vache avait senti que quelque chose n'allait pas, elle se mit à lever et à reposer nerveusement l'un de ses sabots fendus.

— Ne t'inquiète pas, ma belle, la rassurai-je en lui tapotant le flanc de ma main valide. Ils ne m'ont pas eue. Ni Sortavala, malgré tous leurs efforts.

Je frottai ma joue contre son poil roux et blanc. J'avais remarqué que, les jours de pêche, par beau temps, ma mère se tenait sur la plage rocheuse derrière moi, les bras croisés et fixant mon père tandis que celui-ci me regardait d'un air attristé depuis le bateau qui s'éloignait. Il m'emmènerait avec lui si ma mère le permettait.

Personne ne le disait tout haut, mais mon père était devenu plus lent que les autres pêcheurs à cause de sa maladie. Il aurait été soulagé s'il y avait eu autant de gens de chez nous que de Valavaara dans l'équipage.

Je ne retournerais pas chez Buabo Inkerö. La mort était partout pendant la guerre, et je voulais l'accueillir en mer, sur un bateau, pas dans le sauna aux orties d'une guérisseuse. De plus, si quelqu'un était bien placé pour me sauver par son inventivité, c'était mon père, quand bien même l'île entière brûlerait et la fumée m'étoufferait et me priverait de toutes mes forces. Il avait fallu quatre-vingt-douze bombardiers chargés à bloc pour que j'ose enfin m'enfuir de chez Buabo et rentrer chez mon père. Je comptais bien rester ici.

J'entendis justement ce dernier tousser dehors. Il entra dans l'étable sans poser de question en me voyant affalée contre Muurikki.

— Qu'est-ce la grande Union soviétique pourrait bien vouloir d'une petite île comme Haavus ? commença-t-il en se frottant la barbe. Il n'y a que nous, les Alava, et nos voisins, les Valavaara, une petite école et quelques modestes maisons le long de la rive.

Muurikki tourna la tête dans sa direction. De fines particules de poussière flottaient dans l'air, et je sentais le va-et-vient de la rumination contre ma joue.

Mon père gratta le front dépourvu de cornes de Muurikki en poursuivant :

— Nous avons deux vaches et un cochon, et notre meilleur cheval a déjà été réquisitionné. Il n'y a pas d'usines sur l'île, pas de véritables routes, pas même de quai pour les navires.

— Mais tout le monde connaît nos bateaux, dans la région, rappelai-je avec fierté.

Il ne se laissa toutefois pas entraîner dans une conversation sur le sujet. Au lieu de cela, il me fit part de sa décision :

— Tu vas écrire une lettre à Saima Inkerö ce soir, dans laquelle tu demanderas pardon pour ton départ, et où tu diras que tu reviendras un peu plus tard, quand la situation se sera calmée.

Dans la pénombre de la pièce, l'anneau à l'annulaire gauche de Tuomas avait l'air sale et foncé. Ce n'était pas de l'or.

Son poignet était maigre et sa peau moite dans ma main. Quand je reposai la sienne sur la table, je vis pour la première fois son visage de près. Il avait vieilli de plusieurs années, on ne lui aurait jamais donné 18 ans. Des ridules creusaient le coin de ses yeux et il avait les pommettes saillantes.

Les sourcils des jumeaux m'avaient toujours rappelé les ailes d'une hirondelle de mer, mais ce n'était plus le cas de ceux de Tuomas, désormais. L'hirondelle, abattue, avait replié ses ailes. J'avais envie de lui demander : « Ça a été si dur que ça ? », mais c'était plus qu'évident.

— C'est du métal, constatai-je en faisant le tour de la table pour m'asseoir en face de lui.

Sur la défensive, il répliqua :

— L'or est rare, ces temps-ci. Apparemment, tout le monde a vendu ses bagues de fiançailles pour fournir des équipements dignes de ce nom aux soldats.